

AGPM



N° 107

A. Wautelle

un nouvel élan ...

vers l'avenir ...

Bulletin d'Information de l'Association Générale de Prévoyance Militaire
Avenue de la Pré • Sainte-Musse • 83086 TOULON Cedex • le N° 1,00 F • DÉCEMBRE 1976



L'Alésia de César rendue au Jura Français



par André Wartelle *

Dans nos bulletins n° 43 de 1965 et n° 90 de 1973, nous avons déjà abordé le problème de l'énigme d'ALEZIA. Notre Président d'Honneur, le Général d'Armée BLANC nous ayant signalé l'étude parue dans le «Jura Français» de Septembre 1976 sous la plume de l'Abbé WARTELLE, nous pensons utile de faire bénéficier nos lecteurs de ce complément d'information particulièrement intéressant, sur un sujet d'un haut intérêt historique et militaire.

Sous un titre analogue, Jules QUICHERAT, l'éminent professeur de l'École des Chartes, créateur véritable de l'archéologie scientifique, avait écrit en 1857 un mémoire où il exposait les raisons de rendre à la Franche-Comté l'Alésia de César. Ce texte, admirable de logique et de clarté, est un modèle de dissertation historique. Le savant chartiste avait conduit sa démonstration en l'appuyant sur des arguments topographiques d'une part, et sur des positions de peuples et des directions de marche d'autre part. Alesia devait donc être recherchée en fonction des indications de César, et non pas sur un site préalablement imposé, dont le choix aurait été fait sans tenir compte de l'ensemble des données.

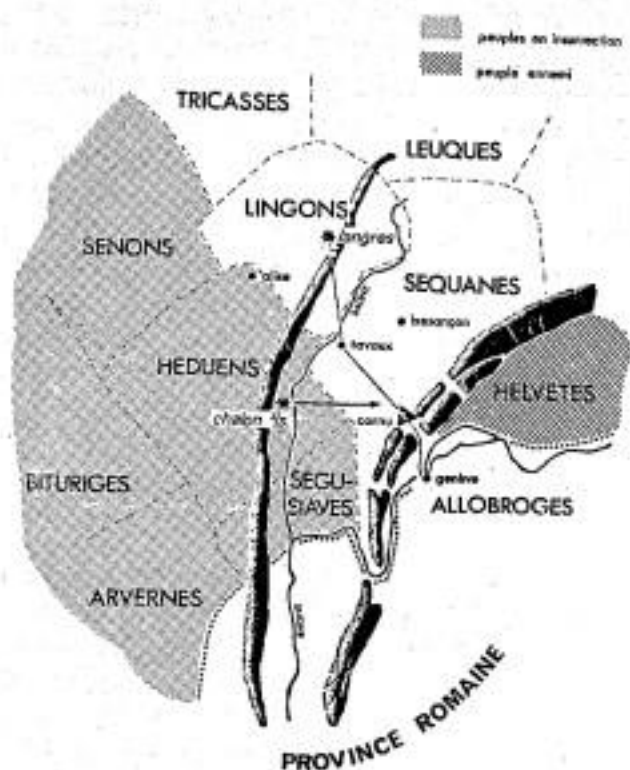
Le septième livre des *Commentaires (De Bello Gallico VII)* est inintelligible si l'on imagine la Bourgogne comme théâtre essentiel du développement des événements. Il y a, en fait, déplacement du centre de gravité stratégique de la Bourgogne (les Eduens) à la Savoie (les Allobroges) : ce glissement est la clé de l'interprétation.

Position des peuples

La réalité du début de l'été, dans cette année 52 avant J.-C., c'est que César vient de subir un grave échec à Gergovie et que Vercingétorix a repris l'initiative des opérations. Sous

l'impulsion énergique du jeune chef arverne, un mouvement d'union sacrée contre l'envahisseur romain se dessine au sein de la masse des peuples gaulois. Dans les rangs des alliés de Rome, les défections vont se multipliant. La situation militaire de César s'est rapidement détériorée. Il s'est retiré assez piteusement de devant Gergovie (VII, 53); il est harcelé par les troupes gauloises qui refusent systématiquement la bataille rangée (VII, 53, 64); avec la défection des Eduens (VII, 63), c'est toute la Bourgogne qui devient un territoire hostile ; à Paris, Labienus s'est heurté aux troupes confiées à l'Aulerque Camulogène (VII, 57, 59) ; l'assemblée gauloise de Bibracte (VII, 63) confirme et organise le soulèvement général : seuls, nous dit César, les Rèmes, les Lingons et les Trévires n'ont pas pris part à cette assemblée. A ce moment, il ne fait aucun doute que l'armée romaine va être peu à peu réduite, à force d'être harcelée et affamée, si César ne rejoint pas au plus vite la «Province», sa Province, c'est-à-dire au moins, le pays des Allobroges, la Savoie d'aujourd'hui. Après avoir gagné presque tous les peuples

* Professeur de langue et de littérature grecques à l'Institut Catholique de Paris.



Plan 1
Position des peuples.

gaulois, la rébellion risque d'entraîner même les Allobroges, bien qu'ils fassent partie de la Province depuis l'année 121 avant J.-C., parce qu'ils sont sollicités en secret par Vercingétorix (VII, 64). Il s'agit donc pour César d'aller «secourir la Province», comme il dit (VII, 66), mais d'abord de sauver son armée et son énorme train, et de se retrouver dans une certaine sécurité sur le territoire de son Proconsulat, pour y faire face, si possible, au choc des Gaulois en armes : dans le cas contraire, les routes de l'Italie lui seront coupées, tout espoir sera perdu. La Gaule lui est un tremplin : elle ne doit pas devenir un tombeau.

Un échec en Gaule serait fatal : tandis que César poursuit sa guerre de conquête pour assurer son pouvoir, Pompée est tout-puissant à Rome et se tient prêt, pour peu que la Fortune apparaisse se détourner de son rival, à le faire proclamer ennemi public et proscrire (pourtant, le proconsul n'a pas encore commis l'illégalité du Rubicon !). César sait aussi, mieux que personne désormais, que si les Gaulois sont relativement faciles à dominer tant qu'ils sont en luttes intestines perpétuelles, tant qu'il peut les diviser entre eux pour pousser ses avantages, en revanche, dès qu'ils s'unissent dans une communauté d'effort, leur nombre (il y a en Gaule une vingtaine de millions d'habitants, ce qui est énorme pour l'époque et permet à une «levée en masse» de mettre sur pied plusieurs centaines de milliers de combattants), leur puissante organisation, en particulier leur système de routes et de voies de communication très perfectionnées, même leurs techniques de combat et leurs structures juridiques aux exigences rigoureuses, tout cela peut leur donner l'avantage sur une armée ennemie, fût-elle celle de César, coupée de ses bases. César voit le danger et n'a plus le choix : pour sauver ses hommes, son avenir, sa gloire, il lui faut au plus tôt s'arracher au guêpier gaulois et trouver refuge dans sa Province ; il sera bien temps, une fois les arrières assurés, de reprendre l'offensive contre Vercingétorix, et d'ici là, qui sait ? de nouvelles dissensions auront peut-être semé quelque zizanie dans la coalition gauloise.

En attendant, comme il n'est pas question d'abandonner Labienus et ses quatre légions, on leur donne l'ordre de repli, la jonction se fait (VII, 62), on accorde encore quelque répit

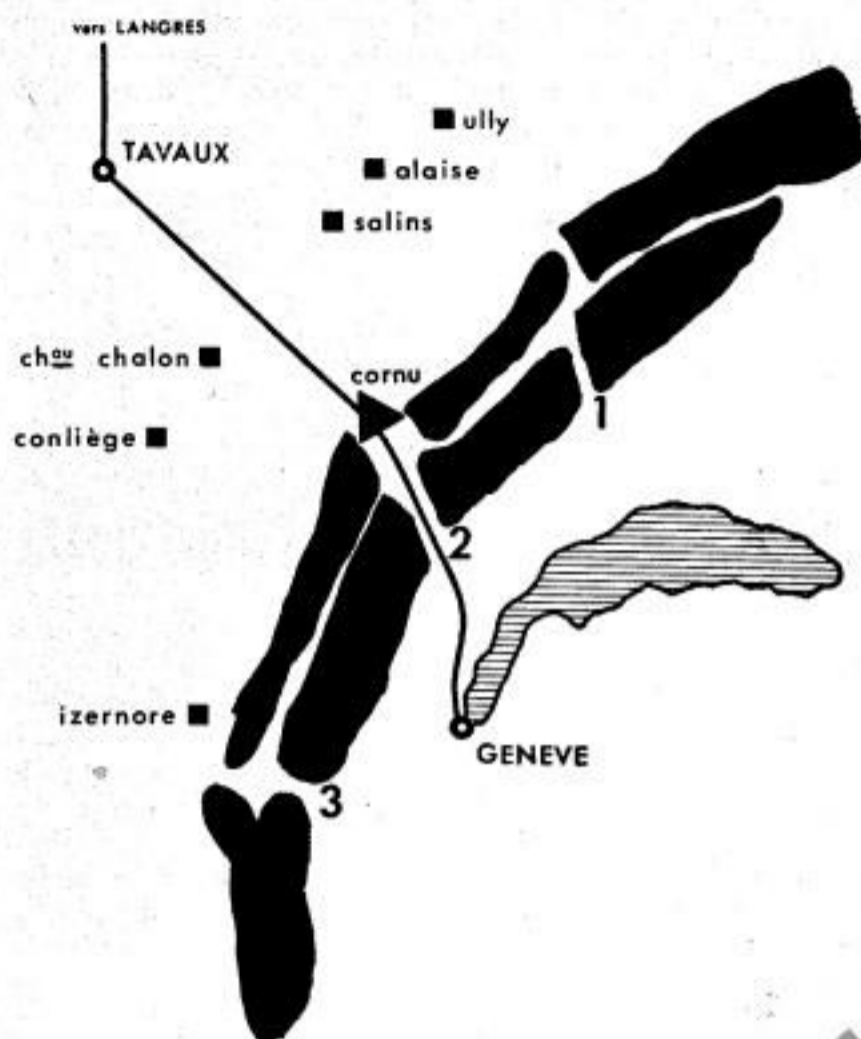
aux hommes fatigués, le temps de voir venir le renfort de cavalerie germanique que des messagers sont allés lever sur les bords du Rhin, parce que toutes les routes sont coupées et qu'aucun secours ne peut venir ni de la Province ni de l'Italie (VII, 65). Alors, le mouvement de retraite peut commencer. Malheureusement, il ne peut s'exécuter ni par la vallée de la Saône et du Rhône que Vercingétorix met en ébullition contre le Romain (VII, 64), ni à travers le territoire éduen désormais ennemi.

De fait, l'armée éduenne existe bel et bien en Bourgogne. Elle était déjà forte au moment de Gergovie, puisqu'on pouvait en détacher 10.000 hommes pour renforcer les légions de César, sans parler de la cavalerie (VII, 34) ; elle se développe encore après le renversement des alliances, quand on voit les chefs éduens «s'employer personnellement à lever des troupes dans les régions voisines, à disposer des détachements et des petits postes sur les bords de la Loire, à faire partout des démonstrations de cavalerie pour semer la terreur, espérant ainsi couper les Romains de leur ravitaillement ou les déterminer, par la disette, à se retirer dans la Province» (VII, 55). Mais une fois que César a repassé la Loire, à la surprise de ses ennemis (VII, 56), et qu'il s'est dirigé plus au nord, les Eduens ont dû transporter ce dispositif sur la Saône. Quant un peu plus tard Vercingétorix, reconnu à Bibracte comme chef suprême de la coalition (VII, 63), ordonne aux Eduens et aux Ségusiaves de mettre sur pied 10.000 fantassins (VII, 64), c'est une nouvelle levée, et il s'agit des Eduens du sud (secteur de Mâcon) «qui sont à la limite de la Province» : le chef gaulois leur adjoint 800 cavaliers et leur commande d'attaquer les Allobroges. Il lance encore les Gabales et les tribus arvernes de la frontière contre les Helviens alliés de Rome. César se voit donc contraint d'utiliser la route sur laquelle il pense ne pas trouver en face de lui les gros bataillons gaulois.

Il est vrai que la localisation de sa jonction avec Labienus fait encore aujourd'hui couler des encres très variées. On a proposé Auxerre, Joigny, Laroche, Saint-Florentin, Nevers : du moins ces choix s'expliquent-ils par le besoin de faire buter l'armée romaine, à partir d'une base de départ située plus à l'ouest, sur le pseudo-verrou d'Alise-Sainte-Reine qu'on s'obstine à vouloir faire passer pour Alesia. En réalité, il y avait déjà deux bases romaines dans ces parages : un camp à Sens, un autre à Langres, ou du moins «chez les Lingons»; dans le premier, six légions avaient hiverné en 53-52, et on le voit servir de base de dépôt de bagages aussi bien à César qu'à Labienus (VI, 49; VII, 10, 57, 59, 62) ; dans le second, deux légions avaient passé l'hiver précédent (VII, 9). César dit clairement que Labienus revint à Sens (Agedincum), où avaient été laissés les bagages de toute l'armée et que de là (*inde*) il rejoignit César (VII, 62). De fait, on imagine mal l'armée se reformant à Sens, en pays hostile et ouvert ; tandis que les Lingons, qui ne prennent pas part à l'assemblée de Bibracte, sont favorables aux Romains (dont ils sont les alliés) et sont voisins de leurs «fidèles alliés» les Rèmes. D'autre part, si la cavalerie germanique vient rejoindre César à Langres, on comprend qu'elle puisse passer inaperçue aux Gaulois révoltés, tandis qu'elle ne leur eût point échappé si elle eût dû venir jusqu'à Sens.

Directions de marche

Ainsi, quand César se met en route pour aller «au secours de la Province», pour y parvenir «plus facilement» (entendez : plus facilement que par le pays éduen, ou que par la coulée Saône-Rhône où la cavalerie gauloise ne cessera de le harceler), il se voit contraint de faire mouvement à travers le Jura en direction de Genève, en traversant l'extrémité du pays



Plan 2
Carte montrant la position de verrou de l'oppidum de Cornu sur la route de Genève. Les autres «Alesia» comtoises ne gardent que des portes d'entrées du Jura.

des Lingons pour pénétrer dans celui des Séquanes ; tel est le sens d'une phrase controversée des *Commentaires* (VII, 66) : «...cum Caesar in Sequanos per extremos Lingonum fines iter faceret». Plutarque est aussi clair : «César leva le camp, écrit-il dans la *Vie de César*, ch. 26, et traversa le pays des Lingons pour atteindre celui des Séquanes, peuple ami, situé en avant de l'Italie, vis-à-vis du reste de la Gaule. Là, les ennemis l'assailirent...»etc. Le pays des Séquanes, c'est le Jura français.

Or, s'il y a beaucoup d'entrées possibles dans le Jura quand on vient du Nord-Ouest, il n'y a, en direction du Sud-Est, que trois sorties praticables à une armée de 80.000 hommes : la première par Pontarlier-Vallorbe, la deuxième par Champagnole-Morbier-Morez-Saint-Cergue, la troisième par Saint-Claude-col de la Faucille ; ajoutons-y la percée de Nantua-Saint-Germain-de-Joux, qui rejoint la vallée du Rhône à Bellegarde, — beaucoup trop au sud pour qu'on puisse jamais situer Alesia à Nantua ou à Iznore. Partant, par hypothèse, de la région de Langres, César n'a pratiquement pas le choix : la direction Pontarlier-Vallorbe le conduirait beaucoup trop loin de son but, au nord du Lac de Genève, chez les Helvètes ; le passage par Saint-Claude constituerait un détour inutile et dangereux (et, de Mijoux à Bellegarde, autre itinéraire, la Valserine est un coupe-gorge) ; la seule solution possible reste la direction Tavaux — Poligny — Champagnole — Morbier — Horez, qui le fait descendre de la montagne directement sur Genève et sa Province, et lui permet d'éviter le gros de l'armée gauloise qui, suppose-t-il, l'attend ailleurs.

Mais quand Vercingétorix comprend la manoeuvre de César, il conçoit l'idée de l'arrêter chez les Séquanes, sur sa route de

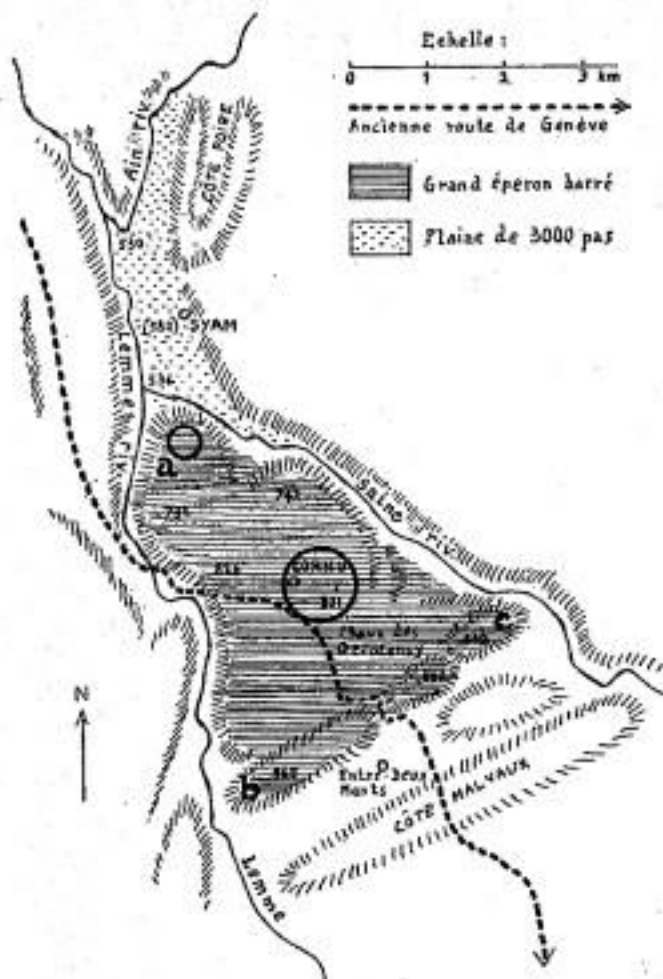
retraite, en y transportant son corps de bataille : ce plan est renforcé par l'existence de la puissante forteresse naturelle d'Alesia qui barre la route de Genève. L'armée de César sera obligée de faire demi-tour pour prendre un autre itinéraire, et sera prise dans une souricière ; ou bien de mettre le siège devant Alesia pour s'en emparer et forcer le passage, mais c'est une entreprise démesurée dans laquelle on risque tout. De Gergovie à Alesia, César n'a certainement pas été le maître des événements, et sa façon de présenter les diverses opérations est embrouillée à souhait : «De cette obscurité, écrit N. Michel Rambaud, sort une clarté sur l'esprit de la manoeuvre. Si le proconsul par de savantes prévisions avait pu entraîner Vercingétorix dans un traquenard, il n'aurait pas manqué de le dire. S'il a dissimulé, c'est qu'il battait, peu glorieusement, en retraite».

Quant on a pris conscience de la réalité géographique, on ne peut que porter un regard sceptique sur toutes les hypothèses qui placeront Alesia en dehors de la direction de marche Poligny-Genève. Il est nécessaire que la place forte soit dans le Jura, chez les Séquanes (si l'on ne veut pas torturer les textes anciens dans le sens d'une hypothèse arbitraire préétablie), mais cela ne suffit tout de même pas ! Les différents sites proposés n'ont pour eux que de vagues vraisemblances théoriques : Ully, Alaise, Salins, Château-Chalon. Conliège, Nantua, Iznore sont, pour Alesia, des hypothèses respectables, mais finalement indéfendables, déjà sur le seul plan géographique, plus encore du point de vue topographique et stratégique. Ces diverses «Alesia» présentent un caractère commun : elles sont toutes placées sur des portes d'entrée du Jura. Mais une seule porte occupée laisse ouvertes toutes les autres.

Les arguments topographiques

C'est ici qu'entre en lice l'hypothèse nouvelle et ingénieuse proposée par M. André BERTHIER (2), Conservateur en Chef aux Archives Nationales. La méthode à laquelle il a eu recours pour tenter de résoudre l'irritant problème de la localisation d'Alesia est connue sous le nom de «méthode du portrait-robot». En attendant qu'il publie lui-même les conclusions de ses travaux, quelques-uns de ses amis ont fait connaître au public les premiers résultats des recherches en cours. En dehors de toute querelle et de toute idée préconçue, il s'est proposé d'appliquer à cette enquête la méthode connue de toutes les polices du monde : en rassemblant tous les renseignements d'ordre topographique, géographique et stratégique donnés par le texte de César, il se fabriqua un *portrait-robot* de l'Alesia idéale, et examina sur les cartes d'Etat-Major, dans l'immense région située entre le pays des Parisii et celui des Allobroges, s'il se trouverait un site qui pût, sans conteste, correspondre exactement à la description minutieuse du général romain. Après avoir examiné et éliminé plus de *trois cents sites*, il n'a pu en retenir qu'un seul auquel s'appliquent sans exception tous les renseignements fournis par le livre VII des *Commentaires* : c'est ainsi que sur l'axe Poligny-Genève, l'éperon rocheux de Chaux-des-Crotenay s'est révélé pouvoir être une parfaite forteresse d'Alesia, en avant de laquelle la plaine encaissée de Syam a la mesure exacte de 4,5Km exigée par le texte, tandis que l'ensemble des autres détails «colle» à merveille à ce terrain. (carte n° 3).

(2) Conservateur en Chef aux Archives Nationales, 60 rue des Francs Bougeois, 75141 Paris-Cédex 03.

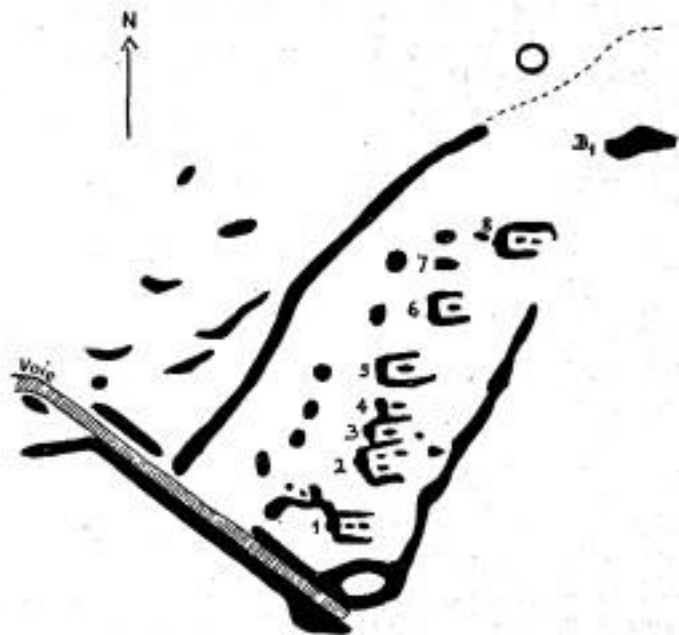


Carte 3
Carte où figure le site Syam-Cornu. En A, B, et C le grand éperon (traits horizontaux) ; en A, la citadelle (ARX) ; entre Cornu et Les Combes enceinte d'une vieille cité (entourée d'un cercle). En pointillé, la plaine de 3.000 pas. Au nord, la montagne «Côte Poire».

Résultats des recherches

Certes, il ne suffit pas qu'un terrain corresponde, même dans le détail, à la description de César pour être à coup sûr le site recherché. Du moins doit-on dire, à l'inverse, que celui qui n'y correspond pas dans tous les détails devra être éliminé. Il faut encore que ce terrain, interrogé par l'oeil et la main de l'archéologue, *parle* et révèle ce qu'il cachait. Eh bien ! qu'on le sache : les Jurassiens ont de quoi se réjouir ! Depuis treize ans, M. BERTHIER, avec une petite équipe de chercheurs bénévoles, vient chaque année «sur le terrain» opérer soit des fouilles (quand on daigne lui en accorder l'autorisation), soit des sondages (quand on n'ose pas lui refuser toute permission), soit tout simplement des relevés, des croquis et des photographies (quand on croit pouvoir faire disparaître son hypothèse et les découvertes déjà faites, par une simple décision d'autorité !). Car, avec des moyens ridiculement petits, de beaux résultats sont d'ores et déjà acquis : sur le paysage très tourmenté par la nature, le plan de la bataille s'inscrit avec logique dans chaque phase de son déroulement ; les épisodes inintelligibles sur d'autres sites deviennent clairs ici, en fonction du terrain ; enfin, aggers en pierre, bastions, bases de tours, fossés sont bien à leur place : contrevallation et circonvallation ont laissé d'énormes traces. Selon les lieux, on a affaire à des fortifications en terre, ou en pierre là où il n'y a pas de terre (la pierre est partout abondante dans le Jura). Pour qui regarde ces vestiges avec sérénité, il est clair que les découvertes faites à Chanturgue par M. Eychart et à Syam par M. Berthier, sont appelées à renouveler entièrement l'étude de la fortification romaine en pierre, si mal connue jusqu'à présent en France, alors que l'Espagne (Reniéblas, Caceres) et Israël (Masada) en présentent des exemples fameux.

Or, la part la plus importante de cette découverte ne sera peut-être pas, finalement, son aspect proprement militaire, — bien que les vestiges des camps de César devant Alesia ne soient point négligeables. Voici que sur ce site extraordinaire, que des augures de la science officielle ont un jour déclaré «archéologiquement nul» (*sic*), M. Berthier et sa petite équipe de volontaires imperturbables sont en train de découvrir un des ensembles celtiques les plus étonnants que l'on connaisse en France, apparemment capable de renouveler en profondeur, à lui seul, notre connaissance d'une civilisation vers laquelle se porte aujourd'hui un intérêt tout neuf. Que sont ces étranges monuments à plate-forme, orientés vers le soleil levant (voir plan n° 4), ces dispositifs à écoulement, dominés par un tumulus ? (Photo n° 5). Ils pourraient être les témoins d'une religion à culte solaire, dans laquelle les pierres d'offrande semblent jouer un rôle important. Qui dira pourquoi le cours supérieur de la Senne (écrite encore, dans les documents anciens, Sayne, Saine ou Seine) semble présider à une répartition intentionnelle de ces monuments ? Qui dira même si cette rivière de Senne (infranchissable au pied de la forteresse) n'a pas à entrer dans l'explication du nom des Séquanes ? Ce sont autant de questions posées, auxquelles de nouvelles fouilles, de nouvelles études, de nouveaux travaux apporteront peut-être, s'il plaît à Dieu, des éléments de réponse. Du reste, les fouilles proprement dites ne sont pas toujours nécessaires pour faire avancer cette recherche, plus vite même que ne l'avaient d'abord cru ceux qui, contre toute mauvaise fortune, se donnent la peine de la poursuivre, convaincus déjà par les résultats acquis, plus encore par les espérances qui ne cessent de se concrétiser sous leurs yeux : au moment même où sont rédigées ces lignes, au printemps de 1976, vient d'être identifiée une énorme muraille, dans laquelle il semble qu'on doive retrouver le rempart d'une très vaste cité antique. Ce mur, dont les tronçons les mieux conservés se repèrent sur plusieurs centaines de mètres, forme au total une enceinte d'environ quatre kilomètres de long, en protection d'une superficie habitable de plus de cinquante hectares. C'est là une surface considérable pour une ville ancienne, mais il s'agit, ne l'oublions pas, d'une importante capitale religieuse qui, au dire de Diodore de Sicile (IV, 19, 2) était honorée par les Celtes en tant que «foyer et métropole de toute la Celtique». On voit qu'il n'est pas ques-



Plan 4
Plan d'un site culturel renfermant une série de dispositifs à écoulement, tous orientés vers l'Est. En B1, monument à 2 plateformes. La vieille voie qui dessert le site n'en sort pas.



Photo 5

Édifice à deux plateformes. La plateforme supérieure se termine par un mur circulaire en pierre sèche avec «fausse porte» dominée par une niche et munie à la base d'une grosse pierre triangulaire parfaitement orientée à l'Est.

tion, à quelque prix que ce soit, d'abandonner cette passionnante recherche. Car il y a encore beaucoup à découvrir, et les visiteurs curieux de monuments spectaculaires auront bien plus de profit, pour l'instant, à promener leurs désirs parmi les témoins imposants des civilisations mégalithiques plutôt que dans les restes épars des Celtes, qu'il vaut encore mieux, jusqu'à nouvel avis, laisser aux archéologues : ceux-ci ont devant eux, sur le site de «Syam-Cornu», des dizaines d'années de travail.

Voilà la réalité. Devant ces faits (aussi solides que savent

l'être des faits) et devant ce qu'ils comportent déjà de certitude, d'évidence, les manoeuvres pèsent peu, moins encore les jalousies. Certes, on comprend qu'une pareille découverte, d'une si haute importance, d'une telle ampleur, destructrice en même temps de tant d'idées reçues, ne soit pas acceptée d'emblée – même par ceux dont ce devrait être l'honneur de défendre la liberté et la gratuité de la recherche. Mais enfin, s'il faut vraiment quatre-vingts ou cent ans pour qu'une telle nouveauté tombe dans le domaine public, les choses ne sont pas en si mauvaise voie : il y a déjà quatorze ans de passées !

André Wartelle

Note. – Ouvrages à consulter : M. Rambaud, *L'art de la déformation historique dans les Commentaires de César*, Paris, Les Belles-Lettres 1952, rééd. 1966 (la phrase citée est à la p. 106) ; E. Renardet, *Vie et croyances des Gaulois avant la conquête romaine*, Paris, Picard, 1975 ; R. Potier, *Le génie militaire de Vercingétorix et le mythe Alise-Alésia*, Clermont-Ferrand, éd. Volcans, 1973 ; P. Eychart, *Chanturgue, camp de César devant Gergovie*, Clermont-Ferrand, éd. Volcans, col. «Auvergne de tous les temps», 1975, avec de remarquables plans et croquis de l'auteur ; Général Villard, *L'énigme d'Alésia*, dans le *Bulletin d'Information de l'Association générale de Prévoyance militaire*, septembre 1973, p. 26-29 ; Général d'Armée C. Blanc, *La stratégie d'Alésia*.

Un commentaire militaire dans l'hypothèse Alésia-Cornu, *Ibid.*, p. 30-31. D'autre part, la découverte de M. Berthier par la méthode du portrait-robot est présentée par A. Wartelle, *Le génie militaire de Vercingétorix et l'Alésia de César*, dans la *Revue Historique des Armées*, 2ème année, 1975, n° 3, p. 7-13. – Il faut noter que, mal accueillie en France où elle est combattue sans arguments par les partisans d'un autre site imposé par Napoléon III, l'étranger, où elle est étudiée et même enseignée, en particulier la théorie de M. Berthier sur Alésia commence à se répandre à l'étranger, où elle est étudiée et même enseignée, en particulier en Allemagne, aux Pays-Bas et en Suède.0120